

Condition d'une lingère d'abbaye au XVIII^e siècle

Françoise MARTINS (*)

Au nord-ouest du département de l'Oise s'élève, solitaire et grandiose, l'abbatiale de Saint-Martin-aux-Bois, pur joyau du XIII^e siècle, seul vestige d'une puissante abbaye fondée à la fin du XI^e siècle par quelques chanoines réguliers de saint-Augustin, venus du monastère de Saint-Quentin de Beauvais. Richement dotée, propriétaire de nombreuses terres céréalières, son influence spirituelle et économique s'étendit durant six siècles dans les évêchés de Beauvais, Amiens, Senlis, Meaux et Paris, avec quelques périodes de dommages, tel le XV^e siècle et ses guerres interminables, dont la Picardie, terre d'invasion, fut le «mortel boulevard».

Une oeuvre de restauration fut entreprise au XVII^e siècle avec la réforme des chanoines réguliers, qui redonna à l'abbaye sa magnificence première, avant que ces efforts séculaires ne soient anéantis par les lois et décrets révolutionnaires, la vente des divers bâtiments cédés aux acquéreurs de biens nationaux qui devaient les démanteler.

Mais grâce à la détermination des villageois, l'abbatiale conservée et affectée au culte paroissial, échappa ainsi à la destruction.

A l'occasion de recherches généalogiques, rencontrant dans

ma lignée Anne Damiens, j'ai voulu en savoir plus sur ce personnage, au service de l'abbaye au début du XVIII^e siècle dans les conditions du contrat reproduit ci-après (1) :

«Anne Damiens couturière et sa nièce Marie Herpin, toutes deux demeurant à Saint-Martin aux Bois, sont convenus de racommoder tout le viel linge, fournir le fil sans prétendre aucun morceau restant de toile usée pour et moyennant la somme de vingt livres par an, payable par quartier, et à l'égard du neuf elle est convenu de faire un rochet neuf aussi bien qu'un surplus pour dix sols la pièce, tout l'autre menu linge comme coiffe de nuit, mouchoirs, paire de chaussons, collets, à huit sols la douzaine pour les faire, les marquer et fournir tout le fil et pour ce qui est des draps et des nappes de table, chemises, calçons, on lui donne trois sols de chaque pièce aux conditions de fournir le fil et les marquer, aussi le dit Marché a commencé au premier juillet de l'année mil six cent quatre vingt dix huit»

A la suite des termes du contrat commence l'énumération des sommes perçues pour le travail fourni :

«Le 4 novembre, donné pour le quartier échu le 1er octobre 1698, cinq livres pour douze rochets, huit douzaines de paires de chaussons, une douzaine de

mouchoirs + chemises au petit garçon, huit douzaines de colets, un calçon et douze torchons ----- 12.16»

Les pages suivantes du contrat font état de sept ans de travail d'Anne Damiens au service de l'abbaye. En récapitulant, on constate que :

- La première année, juillet 1698/1699, le contrat est de 20 livres par an pour le raccomodage, plus le prix du neuf qu'elle confectionne avec la toile qu'on lui fournit. Si bien qu'en fin de contrat, le 1er juillet 1699, elle aura touché ses 20 livres, plus 23 livres 13 sols, soit 43 livres 13 sols.

- La deuxième année, juillet 1699/1700 :

«Le même jour renouvelé marché avec elle à 50 livres par an, pour faire généralement tout le linge qu'il faut faire, le marquer, fournir le fil, raccomoder le vieux, elle a reçu aussi un cent de petits fagots pour coup de marche».

(On peut constater qu'elle est dorénavant payée par quartier et touche 50 livres en versements trimestriels).

- L'année suivante, juillet 1700 - 1701, le contrat semble avoir été renouvelé tacitement, puisque l'on continue à lui verser les mêmes quartiers.

- Juillet 1701-1702, elle touche 50 livres, mais qui sont versées irrégulièrement.

- Juillet 1702-1703, les comptes sont tenus de plus en plus irrégulièrement et les versements sont aussi irréguliers : il n'apparaissent que pour un total de 37 livres 10 sols, sans que la raison en soit donnée. Il est précisé qu'il lui est dû 30 sols de mécompte par le Père Roqueste, sans doute le religieux chargé antérieurement de tenir son compte. Soit au total, 39 livres.

- Juillet 1703-1704, les dates des versements n'apparaissent parfois même plus. On lui verse :

- 8 livres sur ce qu'on lui doit, le 8 janvier

- le 2 mai, un sac de blé valant 9 livres et le 9 mai, 7 livres.

- Le 5 juillet, 18 livres «*sur et en déduction*» de ce qui lui est dû. Au total 42 livres.

- Juillet 1704-1705, un autre religieux reprend les comptes avec plus de précisions. On note «*qu'il ne faut pas oublier de lui décompter un cent de petits fagots donnés par erreur*» et que, le 30 novembre, «*le collecteur Jean Magnier a reçu des religieux l'acquit d'Anne Damiens, 5 livres 5 sols pour le montant de sa taille*».

- Elle reçoit en mai 1705, 5 bottes d'échalottes pour 1 livre 15 sols, et en juin, du son et du blé, pour 2 livres 10 sols.

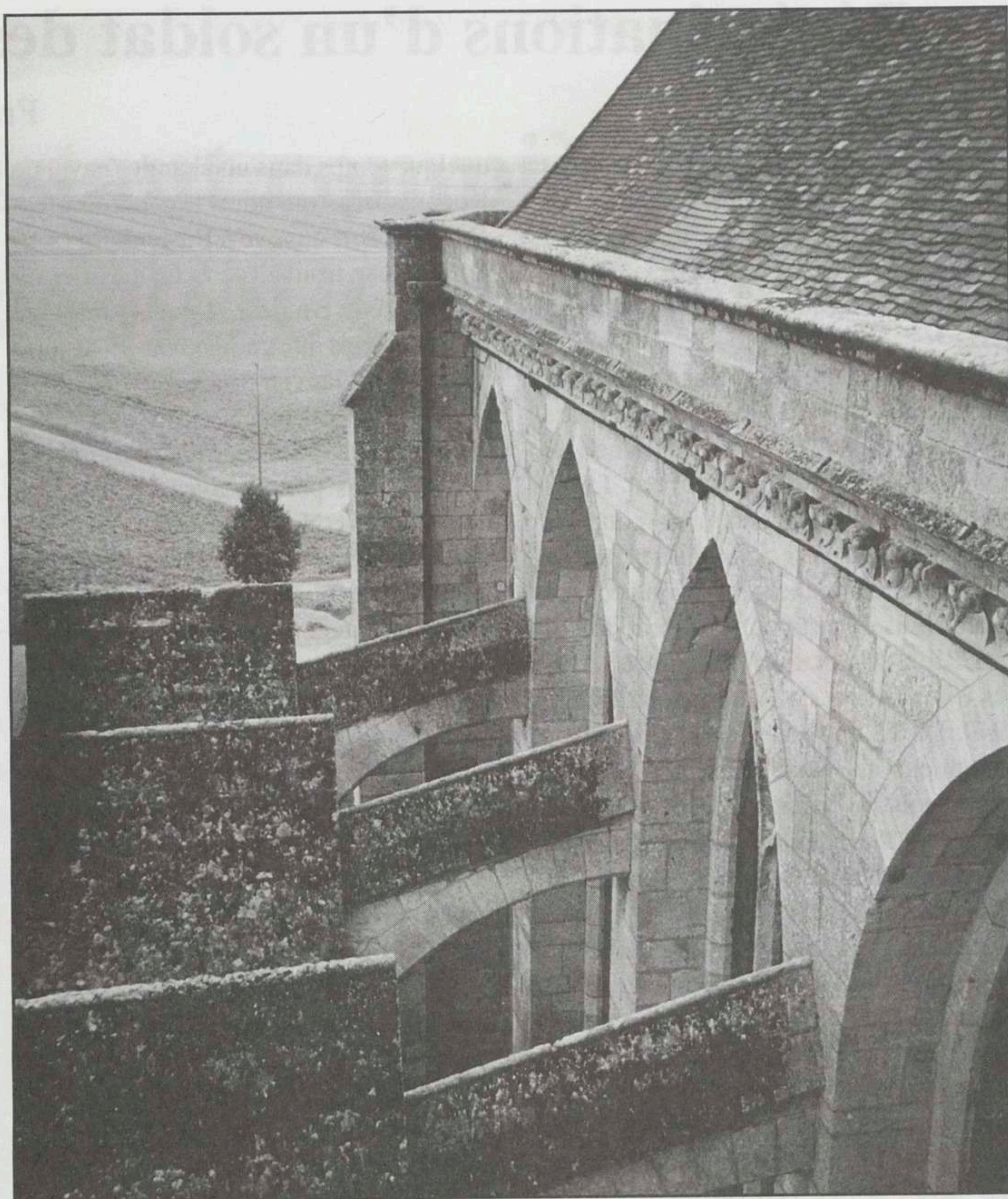
En tout, elle a reçu 50 livres 15 sols et on doit lui retenir quelques livres de trop perçu ou de versements qui lui ont été faits en nature (échalotte, son, blé).

Les comptes s'arrêtent là. On ne trouve plus trace d'Anne Damiens. Qui a donc rompu le contrat ?

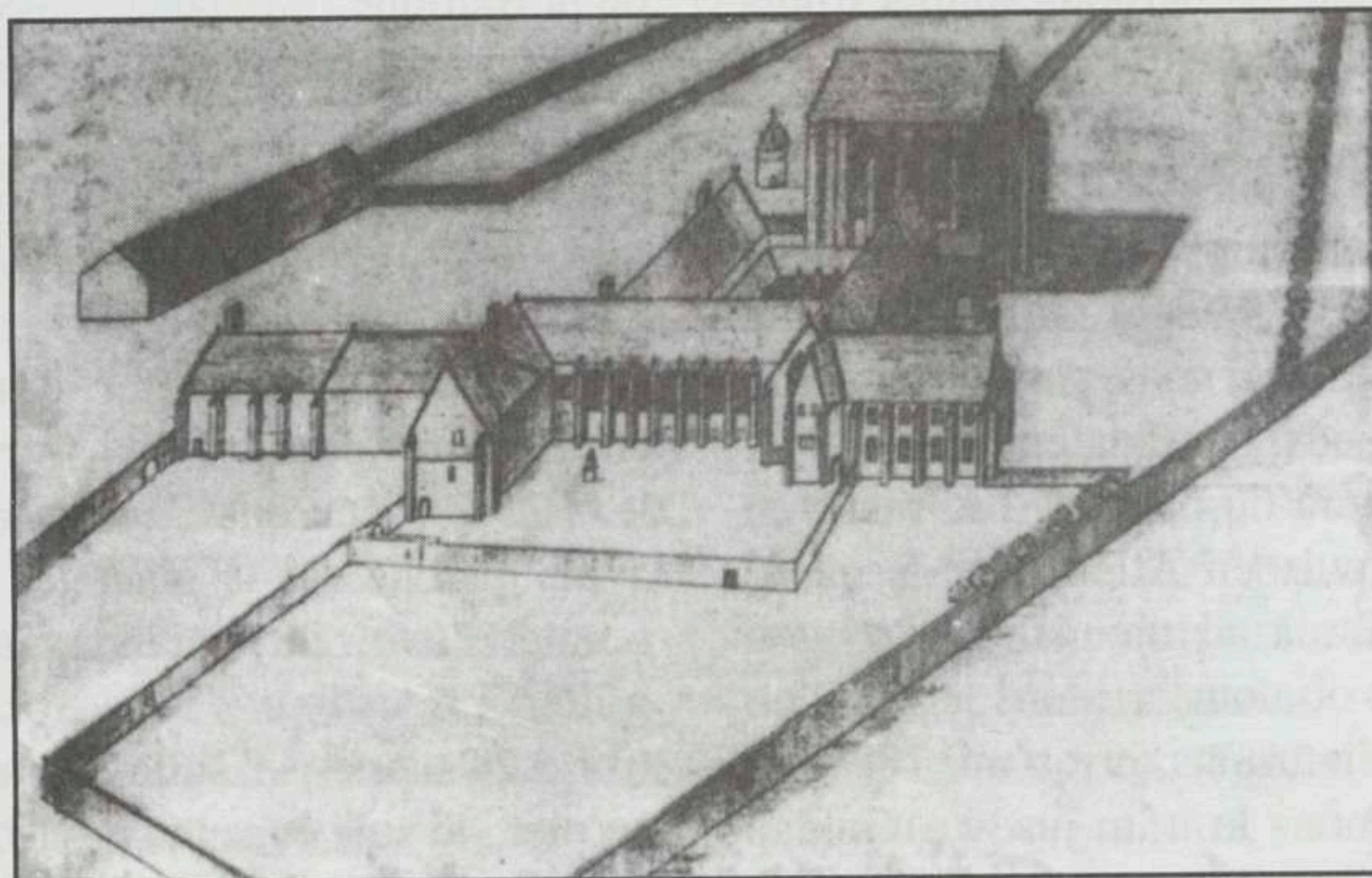
NOTES :

(*) Centre de Versailles-Grignon, Unité Centrale de Documentation.

(1) Le texte a été reproduit en respectant l'orthographe originale, mais en rétablissant la ponctuation actuelle, pour en faciliter la compréhension.



Abbaye de Saint-Martin aux Bois,
choeur de l'abbatiale (état actuel)



Ancienne abbaye de Saint-Martin aux Bois
dessin du début du XVII^e siècle
(Cliché B.N.F. - Paris)

Photos extraites de Gaston BRAILLON, *Les chanoines réguliers de Picardie à la Révolution*,
Ed. Ann. Hist. Comp., 1996

Pérégrinations d'un soldat des années 1940

Françoise MARTINS

Ce récit a été rédigé à partir de notes manuscrites de mon oncle (frère de ma mère) qui passa 7 ans à l'armée, du 4 novembre 1938 au 3 août 1945, enchaînant service militaire, guerre, captivité.

Faisant partie du 74^{ème} régiment d'artillerie, arrivée le 23 septembre 1939 à Montfort-le-Rotrou (Sarthe) où se trouve le dépôt de ce régiment. Le 23 novembre, départ en camion pour les Flandres. Du 26 novembre au 8 décembre, cantonnement à Quaedypre (Nord) puis départ pour Cambrai, affecté à l'Etat-Major du Groupement n° 3 des FTA. Départ de Cambrai le 12 mars 1940. Du 12 mars au 13 mai 1940, cantonnement à Beaudignies (Nord) puis départ pour la Belgique. Départ dans la nuit du 17 mai, repassé la frontière sous les bombardements, arrivée le 18 au petit matin à Douai, départ le soir pour Planques et le repli continue. Cantonnement du 29 mai au 3 juin à l'usine des Dunes (acierie de Ferminies), le 3 juin à 17 h., bombardement faisant de nombreux morts.

Un ordre est donné : «sauve qui peut, direction la mer, embarquement général». Nous avons marché toute la nuit sous un tir de barrage. Arrivée au petit matin sur la plage de Malo-les-Bains, où tous les bateaux gisent par le fond. Le 4 juin à 9 h. du matin, nous sommes faits prisonniers. Des avions canadiens nous survolent en battant des ailes pour nous saluer et repartent vers l'Angleterre.

Du 5 au 8 juin, nous campons dans les dunes en se débrouillant pour se ravitailler. Le 8, nous partons pour un périple à pieds, en train, en péniche, qui nous conduira du Nord de la France en Belgique, puis en Allemagne jusqu'au stalag 1B à Hohenstein (Prusse Orientale), où nous arrivons le 8 juillet. Nous y séjournons jusqu'au 18, puis nous reprenons le train jusqu'à Goldap (marché aux esclaves !).

Je suis désigné pour aller travailler dans une ferme à Bornberg chez les Stieberg, de vrais Prussiens ! Je suis envoyé ensuite, à partir du 5 septembre 1941 à Texeln dans une petite ferme où je suis bien traité. J'y resterai jusqu'au 22 mars 1943. Après avoir travaillé

quelque temps dans un chantier naval de Koenigsberg, on nous trie par profession et je suis envoyé à Rastenburg (à 10 km de là se trouvait le Q.G. d'Hitler où il faillit être victime d'un attentat), je travaille dans un garage, où je resterai jusqu'au 24 janvier 1945.

Comme les troupes russes approchent, l'évacuation commence et le 24 janvier, nous partons avec les camions disponibles. Nous arrivons le 25 à Koenigsberg et nous repartons le 27 pour Heiligenbeil.

Etant encerclés, notre patron nous demande de passer avec les camions sur la mer gelée pour arriver sur la presqu'île qui rejoint Dantzig, mais nous refusons. Comme il reste un camion, nous partons en direction du front pour rejoindre les Russes (nous sommes 20 Français et 2 Belges). Nous nous arrêtons à Gross Hoppenbruck et nous installons dans une usine en construction.

Le 5 février, les Allemands nous délogent et nous emmènent à Balhau pour creuser des tranchées, mais comme le front se rapproche, ils nous ramènent à Heiligenbeil. Le 8, départ pour Rosenberg où ils nous obligent à partir à pieds sur la glace. Les 8, 9 et 10 février, nous couchons sous la neige dans les bois. Le 11 février, nous sommes arrêtés par l'organisation TODT sur les bords de la Baltique.

Du 11 février au 24 mars, nous sommes au camp de Vogelsand, où nous abattons des sapins pour faire un chemin de roulement pour permettre aux camions militaires de ravitailler Koenigsberg. Comme il fait très froid, les chevaux des paysans, qui fuient devant les Russes, meurent d'épuisement après avoir marché sur la glace, ce qui nous permet d'avoir de la viande que l'on fait griller sur des feux de bois.

Le 24 mars, par suite d'une blessure au pied, je suis évacué vers le camp des Anglais situé dans la périphérie de Dantzig. Le 25, j'arrive dans les sous-sols d'un immeuble en construction où est installée une soi-disante infirmerie.

Le 27 mars, arrivée d'une patrouille russe composée de Mongols, qui ne savent pas trop qui nous sommes malgré la présence d'un drapeau français.

L'arrivée d'un officier russe nous rassure, il donne l'ordre de nous évacuer vers les premières lignes russes, nous partons clopin-clopant sous les tirs de barrage. A la sortie de la ville, nous arrivons dans les lignes russes où les soldats s'apprêtent à donner l'assaut.

Le soir nous sommes évacués par camion vers un camp sanitaire. Le 30 mars, départ en autocar pour rejoindre un train sanitaire qui nous conduit à l'hôpital de campagne de Marienwerder. Le 1er avril, c'est Pâques, nous sommes douchés, tondu et opérés. Le 13 avril, nous repartons en train sanitaire (8 blessés par compartiment). Après 11 jours de voyage, nous arrivons à Oulianovsk (ville natale de Lénine) sur les bords de la Volga. Nous sommes hospitalisés dans une école. Le 9 mai, nous apprenons la fin de la guerre.

Le 5 juin, visite de la maison de Lénine. Le 12 juin, faux départ, pas de place dans le train. Départ le 14 d'Oulianovsk et le 16, arrivée à Moscou (nous avons pris le métro pour changer de gare). Le 17, départ de Moscou pour Odessa, où nous arrivons le 20 juin.

Le 14 juillet, on nous annonce que nous sommes rapatriés par chemin de fer, faute de bateaux. Nous partons d'Odessa le 18 juillet. C'est un long périple pour arriver le 31 à Volcki où nous passons la ligne de démarcation russo-anglaise. Nous stationnons dans un camp anglais pour repartir le 3 août. Le 4, nous passons la frontière française, accueillis par la Croix-Rouge avec un quart de vin rouge.

Après avoir accompli toutes les formalités, départ le soir pour Paris et arrivée vers 3 h. du matin à la gare du Nord. J'ai refusé d'aller dormir au Vélodrome d'Hiver et suis parti à pieds jusqu'à la Plaine Saint-Denis chez mes parents. Ce fut une grande joie pour tous, car ils étaient sans nouvelles de moi depuis fort longtemps.

Dans mon enfance, j'ai souvent entendu ma grand'mère raconter que lorsque mon oncle, en pleine nuit, a frappé à la porte, elle a dit : «qui c'est ?», mon oncle a répondu «Jean», mais «Jean qui ?» a dit ma grand'mère !